

habilement préparé, avait produit la veille sur celui de la vieille marquise.

Ce qui était allé au cœur de l'une devait naturellement toucher le cœur de l'autre.

Cependant, sous le coup de l'émotion qu'elle éprouvait, Maximilienne gardait le silence.

—Eh bien, ma chère mignonne, reprit madame de Neuville, vous ne me répondez pas ?

—Mais que puis-je vous dire ? prononça la jeune fille de sa plus douce voix, je ne vois pas...

—C'est juste, répliqua la marquise, vous êtes embarrassée, je comprends. Si vous le voulez bien, je vais vous aider un peu. D'après l'aveu que vous m'avez fait, le comte de Montgarin ne vous déplaît pas.

Nous pouvons même convenir, dès maintenant, que vous avez pour lui une sympathie que vous n'avez encore accordé à aucun autre.

—Oui madame, seulement...

—Vous ne l'aimez pas encore, c'est entendu, mais vous êtes disposé à l'aimer. L'amour ne vient pas toujours subitement.

Quand on est réfléchi comme vous, ma chère Maximilienne, on résiste à ses premières impressions et on interroge longuement son cœur avant de le laisser parler trop haut. Mais l'amour se communique comme le feu ; le plus souvent c'est l'amour de l'un qui fait l'amour de l'autre.

Vous avez de ce que je vous dis un exemple sous les yeux : c'est l'amour réciproque de votre frère et de Mademoiselle de Valcourt. Comme il s'aiment ! C'est d'eux qu'on peut dire, vraiment : ils sont faits l'un pour l'autre.

Après une pause madame de Neuville reprit :

—Mais, ma chère mignonne, vous ne devez voir dans mes paroles que le désir ardent de votre bonheur. Ah ! je serais désolée de penser seulement que je puis violenter un seul de vos sentiments. Je connais le comte de Montgarin, je le crois digne de vous et je suis convaincue qu'il peut vous rendre heureuse. C'est pour cela, pour cela seulement que je plaide si chaleureusement ; ma chère enfant, c'est vous qui m'avez encouragée à parler. Si vous aviez eu seulement un commencement d'inclination pour un autre, malgré mon amitié pour le comte, j'aurais gardé le silence ; oui j'aurais gardé son secret, vous ne sauriez rien.

Maintenant, Maximilienne, que dois-je faire ? Vous comprenez que sans votre assentiment je ne puis rien ; il me faut votre autorisation pour agir. Le comte de Montgarin souffre de l'amour que vous lui avez inspiré ; devons-nous le laisser souffrir ?

—Oh ! ce serait de la cruauté, balbutia la jeune fille.

—C'est mon avis. Alors, Maximilienne, il faut que vous m'autorisiez à le consoler. Puis-je lui dire d'espérer, ou seulement de ne pas désespérer ?

—Oui, oui, dites-lui d'espérer, répondit la jeune fille, rouge comme une cerise.

—Oh ! vous l'aimerez ! s'écria joyeusement madame de Neuville. Tiens, continua-t-elle, je crois bien que tu l'aimes déjà un peu.

—Peut-être, fit la jeune fille songeuse.

—Dès demain, reprit la douairière, j'instruirai M. le marquis de Coulange de ce qui se passe.

Cette démarche près de vos parents, mon enfant, est la conséquence forcée de la conversation que nous venons d'avoir ensemble. Si, après vous avoir parlé, je ne leur disais rien, mon silence serait coupable ; c'est un devoir impérieux que je dois remplir.

D'ailleurs, poursuivit madame de Neuville, le comte de Montgarin ne peut plus rentrer à l'hôtel de Coulange que comme votre fiancé. Dans la situation il ne doit pas y avoir d'équivoque.

—C'est vrai, dit Maximilienne ; pourtant, madame la marquise...

—Je devine votre pensée. Rassurez-vous ma mignonne, j'aurai soin de faire en votre nom les réserves nécessaires. Il faut qu'il soit bien entendu que vous ne promettez rien positivement et que vous ne vous engagez que conditionnellement.

C'est au comte de Montgarin à faire fleurir dans votre cœur la fleur d'amour sur le rameau, ajouta-t-elle gaiement. S'il y réussit, c'est lui qui la cueillera.

Un instant après, madame de Coulange arriva. Les deux marquises causèrent un instant de choses et d'autres ; puis madame de Coulange et Maximilienne prirent congé de la vieille dame.

Celle-ci avait prévenu la mère de Maximilienne qu'elle irait la voir le lendemain à l'heure à laquelle elle était à peu près sûre de rencontrer aussi le marquis.

Le soir même, madame de Neuville écrivit les lignes suivantes au comte de Montgarin :

“ Un amour désespéré n'est pas celui qui doit trouver place dans le cœur du comte de Montgarin. Allons, monsieur, reprenez courage et sortez vite de l'ombre où vous vous cachez. Votre vieille amie continue à vous protéger. J'ai eu l'occasion de voir aujourd'hui mademoiselle de Coulange, je lui ai parlé de vous et je suis autorisée à vous dire ce mot : Espérez ! ”

“ Venez me voir après-demain ; j'aurai probablement une autre bonne nouvelle à vous apprendre.

Comptez sur la marquise de Neuville ; si elle le peut elle achèvera votre guérison.”

Quand le jeune homme reçut ce billet, José Basco était près de lui. Il le lut rapidement, mais avec un fort battement de cœur. Puis il tendit le papier au portugais, en lui disant :

—Tenez, comte, lisez.

José dévora des yeux l'écrit de madame de Neuville et poussa un cri de triomphe.

—Nous tenons les millions du marquis ! exclama-t-il. Hein ! reprit-il, me suis-je trompé ? Ne vous ai-je pas toujours dit que la vieille marquise était une conquête précieuse ?

—Ah ! de Rogas, répondit le jeune homme, vous êtes un homme merveilleux !

—Ainsi, vous êtes satisfait ?

—Au delà, de toute expression. En vérité, de Rogas, il me semble que tout ce qui m'arrive est un enchantement. Elle, Maximilienne, ma femme !... Tenez, de Rogas, je ne puis croire encore que cela est possible.

—Allons donc, relisez la lettre de la vieille marquise.

—Elle me dit seulement ; Espérez.

—Et c'est assez. Ce mot doit vous faire comprendre que vous occupez déjà une assez bonne place dans le cœur de mademoiselle de Coulange.

—Ainsi, de Rogas, vous croyez sérieusement...

—Que vous l'épouserez ? En morbleu ! je vous ai dit assez de fois que j'en étais sûr ! Ah ! ça, mon cher comte vous l'aimez donc bien ?

—Pourquoi me faire cette question ? Vous savez bien que je l'adore, que j'en suis fou.

—Mon cher Ludovic, aimez mademoiselle de Coulange ; aimez-là ; mais croyez-moi, ne l'aimez pas trop.

—On ne mesure pas un sentiment avec un mètre comme une pièce d'étoffe.

—Soit. Mais mon cher Ludovic, la véritable force de l'homme consiste à savoir dompter une passion comme on dompte un cheval trop fougueux. Je n'appuie pas sur ce sujet ; je sais que vous serez maître de vous. Vous ferez à madame de Neuville la visite qu'elle attend ?

Le lendemain, le comte de Montgarin se présenta chez la marquise de Neuville avec une figure de circonstance.

—Enfin, vous voilà, beau ténébreux, lui dit gaiement la vieille dame, je vous attendais en trouvant que vous tardiez à arriver.

—Je n'ai pas osé venir trop tôt, madame, j'avais hâte, pourtant, de vous apporter le témoignage de ma vive reconnaissance. Ah ? madame la marquise, ajouta-t-il d'un ton pénétré, vous n'êtes pas seulement pour moi une protectrice, mais une mère, une véritable mère.

—C'est comme cela, répliqua-t-elle avec émotion ; il faut, bon gré mal gré, qu'on aime un mauvais sujet comme vous.

Je vous ai écrit que j'aurais aujourd'hui probablement une nouvelle agréable à vous apprendre. Je ne veux pas vous la faire attendre. Voici : je vous donne rendez-vous à cinq heures. Nous dirons ensemble à l'hôtel de Coulange.

Le jeune homme eut comme un éblouissement.

—Ah ! madame la marquise murmura-t-il.

Cette fois son émotion était réelle !

Le comte de Montgarin se trouvait dans une situation étrange. Il aimait Maximilienne ; son amour pouvait se manifester sans hypocrisie ; mais en même temps, le rôle que lui faisait jouer Basco le condamnait à mentir sans cesse.

—Je n'ai pas besoin de vous dire, reprit madame de Neuville, que votre amour pour Maximilienne n'est plus un secret pour le marquis et la marquise. Il vous recevront donc, dorénavant, comme un prétendant ou un fiancé. Toutefois, ce n'est qu'un peu plus tard que ce titre de fiancé vous sera officiellement donné. Cela dépend de Maximilienne seule ; mais j'espère que vous n'attendrez pas longtemps. Mademoiselle de Coulange est bien près de vous aimer, si elle ne vous aime pas déjà, mon cher comte. Pour ma part, j'approuve absolument Maximilienne ; elle donne ainsi une nouvelle preuve de son esprit réfléchi et de sa haute sagesse. Quant à vous, comte ; vous devez être enchanté. Vous voyez, dès maintenant, combien est précieux et rare le trésor que vous êtes appelé à posséder.

—Oui, madame la marquise, et comme vous j'approuve mademoiselle de Coulange.

(A suivre.)

Quand les petits deviendront grands, ils remercieront leurs parents de leur avoir donné le *Menthol Soothing Syrup* et à leur tour le recommanderont comme le meilleur sirop calmant au monde et indispensable dans toutes les maladies des enfants. Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.